



STÉPHANIE  
BOURGAULT-DALLAIRE

# Abigaëlle

*et la  
séduction prénatale*

~2~



Libre  Expression







## Chapitre 1

**J**e suis loin d'être une experte de l'art du feng shui. Je ne peux pas non plus me vanter d'avoir des dons particuliers en vision d'aura ni en analyse de karma. En revanche, j'arrivais quand même à ressentir que quelque chose venait de changer la donne dans la pièce, et ça ne semblait pas être l'angle de la table ni le cactus posé sur le comptoir.

C'était le crémage.

D'abord, comme à l'occasion de chacun des brunchs hebdomadaires des Michaud, la table débordait des contributions dominicales apportées par mes sœurs et moi : Natalie était passée au marché plus tôt ce matin-là pour faire la récolte des fruits frais dont elle aurait besoin pour concocter mon *smoothie favori*, contenant thé vert, bleuets, nectarines, bananes, graines de chia et poudre de maca. Louise s'était lancée dans l'architecture, à en croire la disposition audacieuse de ses fromages australiens sur leur

plateau de bambou. Quant à Anne, elle avait réussi à la perfection la recette de cretons à la ciboulette que lui avait enseignée notre Mémère, absente ce jour-là pour cause de phlébite, nous avait-elle informés.

Depuis que ma mère avait rencontré Luc, il fallait tirer la table, sortir sa jumelle en chêne qui faisait office de terrain de *scrapbooking* dans la chambre adjacente et y ajouter la rallonge, parce qu'au clan Michaud s'était jointe la famille Turmel-Tremblay.

Au point de vue culinaire, les nouveaux venus avaient tout à offrir : différentes miches de pain encore chaudes parfumaient la cuisine de leurs arômes de cumin, d'olives et de noix, généreusement offertes par la fille de Luc, Gina, pâtissière de métier. Valérie, la femme d'Éric, le fils aîné, nous avait fait l'honneur de sa spécialité : l'omelette soufflée au sirop d'érable.

Concernant le fils cadet de Luc, Guillaume... eh bien, sa contribution et la mienne n'en faisaient qu'une, pensai-je en rêvassant : un amalgame de saveurs sucrées dans un corps léger et savoureux... De petits délices caloriques qui venaient difficilement seuls et dont le crème était le parfait complément au goût délicat de la pâtisserie qu'il chapeautait. On ne pouvait se contenter d'une bouchée ; c'était une relation, ou plutôt une folie gastronomique, qu'on se devait de déguster jusqu'à la dernière miette en espérant que son goût divin laissé en bouche durerait à jamais.

Bref, nous avons apporté des *cupcakes*.

L'amour m'avait transformée en romantique-quétaine-finie.

Si la scène qui s'offrait à nous sur l'îlot de quartz était digne d'une couverture de magazine, l'atmosphère lourde qui planait dans le solarium nous ramenait vite au sujet que nous venions d'aborder.

Autour de la table, le silence régnait. Un silence gêné, un silence confus, un silence si bruyant d'insinuations qu'il couvrait les mille et une questions qui rongeaient nos deux familles réunies.

Du côté du clan Michaud, le malaise prenait des allures très féminines. Ma mère, Paule, toujours aussi élégante dans sa naïveté, fronçait les sourcils en signe d'incompréhension, son visage s'éclaircissant tour à tour d'un petit sourire nerveux puis d'un rictus beaucoup plus sérieux, plus inquisiteur. Ma sœur Anne avait encore son croûton à la main et semblait vouloir s'en servir comme mire, le faisant osciller dans ma direction, puis dans celle de Guillaume, sous le regard curieux de son conjoint, Charles. Ses lèvres tentaient en vain de formuler, dans un effort surhumain, les questions qui lui brûlaient la langue, mais qu'elle n'oserait jamais poser avant que quelqu'un d'autre brise la glace. Natalie, quant à elle, s'était tournée vers mon beau-frère Benoit et le fixait, la bouche entrouverte, ses longs doigts pianotant sur le bord de la table.

C'était la réaction de Louise, ma jusqu'alors douce complice, qui m'inquiétait le plus. Depuis que j'avais soulevé la cloche à gâteau pour leur présenter ma douzaine de *cupcakes* et, surtout, leur fondant décoratif révélateur de la nouvelle que Guillaume et moi voulions partager, son regard s'était baissé vers son *mochaccino*. Tout portait à croire qu'elle n'avait pas plus d'appétit pour mes petits gâteaux que pour ce que j'avais à dire.

Guillaume et moi ne nous attendions à rien de moins qu'une consternation générale. Moi la première, j'avais été foudroyée sur place lorsque le verdict de l'exercice matinal était apparu à travers la minuscule fenêtre... pourtant, les signes ne mentaient pas.

Nous avons quitté la Suisse le mois dernier, après un séjour exceptionnel. Romantique. Chaud. Languissant. Si ma mémoire me le permettait, je conserverais de ce voyage idyllique au bras de mon amoureux des trois derniers mois le genre de souvenir qui vient avec sa propre trame sonore, dans le style de *Danse lascive*...

J'étais changée, à jamais.

Le printemps dernier m'avait apporté son lot de bouleversements. L'été qui avait suivi n'avait pas été plus clément côté émotif. J'avais d'abord dû digérer que ma propre famille, mes trois sœurs et ma mère, se soient alliées dans le but de m'inscrire, à mon insu, à un atelier de *date coaching*. Mon célibat dérangeait, m'avait-on alors expliqué. Je n'étais vraisemblablement pas capable de m'investir dans une relation amoureuse et j'étais condamnée à vieillir seule et isolée, comme une militante antivaccin en pleine épidémie de rougeole. Mon propre bonheur devait être pris en charge par la plus haute autorité en la matière, le *coach* Éric Tremblay. Dans un effort thérapeutique et intensif, ce grand maître de la drague allait, grâce à des ateliers individuels et de groupe, tout faire pour plâtrer mon fémur affectif.

Mon sentiment de révolte s'était vite volatilisé lors de ma rencontre avec ledit *coach*, qui avait su me guider dans une autoréflexion pulvérisant les barrières que je m'imposais injustement... Fini les clichés de la recherche du héros Harlequin dans un monde qui ne m'appartenait pas : j'allais acquérir les outils et, surtout, la confiance nécessaires pour créer mon propre récit romanesque, souder mes os encore fragilisés par le deuil de mon père et finalement m'abandonner à une relation saine, vivante et nourrissante aux côtés de Guillaume, *aka* ma parfaite paire de jeans. J'étais passée, dans le monde de la relation amoureuse, des petits craquelins au fromage en forme de poisson à l'avocat tendre, voluptueux et ô combien nutritif que m'avait offert la vie.

Bien sûr, l'almanach annuel aurait pu me prévenir des rebondissements que mes nouvelles prises de conscience allaient provoquer. En commençant par le fait que Guillaume était le frère de mon *coach*, l'ex-chum de la sœur de mon beau-frère, le fils de celui qui était maintenant le fiancé de ma mère, et qu'il avait à son actif un passé de trou de cul de la séduction...

Après divers tiraillements, embûches et clarifications devant tout le voisinage, les obstacles qui s'étaient mis sur notre chemin avaient fait place à une grande complicité et à une communication digne du *Guide du couple 101*. Guillaume et moi, nous étions *the real deal*.

J'avais d'abord cru que mes nausées récurrentes étaient dues à cette étrange saucisse suisse que j'avais engloutie lors de notre dernière journée à Zurich. Difficile d'évaluer la fraîcheur d'un mets dont la saveur vous est complètement nouvelle. Ce matin-là, j'étais affamée et j'avais dévoré plus que ma part de ladite charcuterie, sous les yeux amusés d'un Guillaume *sexied-up* par sa barbe de deux jours et bronzé en raison de la canicule qui nous avait talonnés lors de notre passage en Italie. Je n'avais, en aucun cas ni sous aucun prétexte, fait le lien entre mon état nauséux et les nuits sans sommeil de notre escapade au pied des chutes du Rhin. Guillaume, dans toute sa sensualité, et dosant savamment fougues et gestes délicats, avait réveillé en moi une femme nouvelle, une Abigaëlle version 2.0, sûre d'elle et avide de vivre le moment présent. Le ciel de nos nuits avait été peint de longues discussions sur nos objectifs de vie, entrecoupées de chorégraphies charnelles dont l'intensité me ferait rougir pour toujours. À bord du vol transatlantique qui nous ramenait à la routine quotidienne, Guillaume et moi avons passé de longs moments, en silence, bien calés sur nos appuie-têtes, à nous regarder droit dans les yeux, satisfaits, reconnaissants, heureux de nous être trouvés.

« Des instants comme celui-là, avais-je alors pensé en embrassant du regard la mâchoire carrée de mon homme, je sais que je n'en vivrai pas une tonne dans la vie... » Quelques secondes plus tard, sous le regard horrifié d'une agente de bord, je m'étais, sans aucune élégance, vomi sur les cuisses.

Guillaume était un être compréhensif, empathique et doté d'un soutien inconditionnel. J'avais peine à

lui extirper ses propres impressions et émotions dans les périodes de houle, puisque l'urgence des moments compliqués réveillait son côté « homme de la situation ». Il n'avait pas le temps de ressentir lui-même les effets d'une nouvelle ; il fallait qu'il s'assure que tous s'en tiraient indemnes d'abord.

Aussi, après mon sixième test de grossesse ce matin-là, j'aurais souhaité qu'il démontre un brin d'expression personnelle. Son trop grand calme et sa sérénité étaient loin de me rassurer. J'étais, après tout, *freaking-out-of-my-mind*, enceinte jusqu'au cou. Enfin... jusqu'au col de l'utérus.

Assise sur les carreaux gris et froids recouvrant le sol de la spacieuse salle de bain de Guillaume, j'avais ramené mes genoux sous mon menton tout en déposant le bâton qui venait de confirmer que mon petit jardin secret avait été labouré, ensemencé et fertilisé.

Dans d'autres circonstances, j'aurais apprécié constater que mes mollets étaient fringants d'un nouveau tonus grâce à nos récentes visites à pied en terre européenne. Mais je me sentais plutôt sur le qui-vive, effarouchée comme un lièvre en ville faisant la rencontre de sa première tondeuse après un long hiver. J'étais enceinte. Enceinte de mon copain des... douze dernières semaines. Il n'existait aucun endroit pour me cacher. Je ne pouvais pas m'échapper. Prise d'un soudain haut-le-cœur, j'avais virevolté vers la cuvette pour y déposer la chocolatine et les quelques gorgées d'*espresso* que j'avais eu le temps d'avaler depuis mon réveil, avant l'exécution des cinq tests de grossesse précédents.

J'avais senti les doigts de Guillaume rassembler mes cheveux cuivrés pâlis par le soleil pour les tenir en otage jusqu'à ce que mon estomac se soit calmé. Aucunement dégoûté, il avait appuyé son front entre mes omoplates pour murmurer :

— Ça va aller, Abby, on va trouver une solution.

— De quoi tu parles ? *Jeeze*, Guillaume ! m'étais-je écriée, avant de m'éponger la bouche sans pouvoir le

regarder. Je viens d'une famille catholique... La secrétaire paroissiale est nulle autre que ma Mémère! Une solution? Une Michaud ne se fait pas avorter, monsieur Turmel... Une Michaud ne devrait pas non plus oublier ses pilules contraceptives au Canada et se fier à un imperméable phallique efficace à 98 %... 98 %, Guillaume! Qu'est-ce qu'on a fait?!

Je pouvais sentir son regard insistant sur ma nuque. Il avait semblé choisir chacune de ses paroles.

— Je ne sais pas ce que toi, tu as fait, Abigaëlle Michaud, mais moi, je ne regrette rien. Non, je ne m'attendais pas à ce que tu tombes enceinte... Oui, c'est un peu tôt pour fonder une famille. Mais ne me fais pas dire des choses que je n'ai pas dites: je n'oserais jamais te parler d'avortement. Ma famille n'a peut-être pas les mêmes racines religieuses que la tienne, mais nous avons la fibre familiale tissée très serrée et je ne me vois pas vivre avec ce choix-là pour le reste de mes jours.

J'avais alors fait volte-face sans m'inquiéter outre mesure de mon haleine ou de l'état de ma crinière.

— Et tu te vois élever un enfant avec une fille avec qui tu cohabites, à temps partiel, depuis une semaine seulement? lui avais-je demandé à brûle-pourpoint, tentant en vain de ravalier mes sanglots.

Les yeux de Guillaume avaient quelque chose de surnaturel. Le bleu profond de leur iris était si vibrant qu'il me transperçait jusqu'à l'âme. À ce moment, le caractère résolu qu'il démontrait m'avait fait figer sur place.

— Une fille? *Come on*, Abby... T'es pas n'importe quelle fille... T'es LA fille, avait-il dit d'un ton autoritaire. On a tous les deux la trentaine, on a de bons emplois, j'ai survécu à ta recette d'aubergines au provolone... avait-il continué avant de déposer un baiser sur le revers de ma main.

Ce qui nous avait menés à l'annonce de ma grossesse à nos deux clans familiaux, par le biais de petits

*cupcakes*. J'avais pris l'idée des gâteaux décorés comme des visages de bébés sur Pinterest, ce qui n'était pas du tout mon genre. Ce n'était pas mon genre non plus de faire des enfants à gauche et à droite, alors au point où j'en étais...

Maladroite, j'avais mis trop de colorant dans la préparation de mon fondant, ce qui avait rendu la peau de ma douzaine de poupons des plus basanées. Un genre de brun « Nicaragua ». Guillaume, mon sous-chef pour l'occasion, leur avait enfoncé une vraie sucette dans la bouche tout en m'expliquant bien que la couleur de nos bébés-*cupcakes* ne changerait absolument rien à la surprise de nos proches, mais que leur saveur *red velvet* allait peut-être les amadouer.

Difficile maintenant de savoir s'il avait raison ; personne n'avait osé les toucher.

Quand Louis, le conjoint de Louise, se décida à prendre la parole de son ton paternaliste d'avocat, il me fit presque sursauter.

— Alors... Juste pour confirmer... Les petits muffins déguisés en bébés, ça représente... Ça veut dire que vous avez eu un petit accident en Europe ?

Pour une fois, j'avais autant de répartie que Guillaume, ce qui engendra une juxtaposition de nos réponses respectives :

— Ce ne sont pas des muffins, ce sont des *cupcakes*, proclamai-je alors que Guillaume y allait d'une déclaration beaucoup plus contextualisée :

— Quelque chose comme ça, oui. Abigaëlle est enceinte.

Matthieu, mon neveu de dix-sept ans qui avait jusqu'alors brillé par son silence, s'exclama en ma direction :

— Oh, ma tante Abby... T'as pas eu le *talk* ? Moi, j'ai eu le *talk*. Mais c'est pas pareil, toi, tu commences à être vieille *anyway*... Mais faut croire que t'avais des bons ovules quand même. Ben, félicitations !

Sa tentative de s'emparer d'un de nos petits marmots fut violemment interrompue par une tape sur la main de la part de sa mère, Natalie.

— Attends une minute, Matt... Touche pas à ça. Attends, poursuivit-elle en me jetant un regard solennel. Abby, un bébé, c'est pas toujours du gâteau...

Ce qui fit ricaner Charles, le copain d'Anne, sans néanmoins empêcher ma sœur de continuer :

— Es-tu prête à passer par là ? Les nuits blanches ? La tétée toutes les heures du jour et de la nuit ? Rester à la maison en pantalon mou, avec du petit dégueulis dans le cou ? C'est loin de ressembler à ta journée typique d'optométriste, c'est *tough* !

— Wow, *mom* ! Alors, selon toi, la maternité est un vrai privilège, c'est ça ? lança mon neveu, l'ironie dans la voix.

— Le *cocooning*, le lavage interminable, continua ma mère, les coliques, les dents, les premiers pas, les bobos de coins de table... C'est vrai que c'est beaucoup de travail, mais c'est aussi une vie pleine de richesses, Abby. Suffit de savoir si c'est réellement ce que tu veux, si tu es prête... Te sens-tu prête ?

Aux côtés de Paule, Luc se racla la gorge bruyamment et courageusement avant de s'en mêler.

— Mais, au bout du compte, c'est pas comme si elle allait être là-dedans toute seule... Guillaume va prendre ses responsabilités, n'est-ce pas ?

Matthieu se fit refuser une nouvelle tentative de *kidnapping* par Benoit, son père.

— Attends donc... l'entendis-je lui chuchoter, comme si le simple fait qu'on engouffre un de nos *cupcakes* allait rendre ma grossesse plus réelle.

Louise, toujours froidement silencieuse, me jeta un coup d'œil rapide pour apercevoir mon copain me caresser le dos doucement, du bout des doigts, tout en m'enveloppant d'un regard sécurisant.

— C'est autant une surprise pour nous que pour vous, évidemment, étant donné les circonstances,

déclara-t-il sans me quitter des yeux. Mais on en a beaucoup parlé et on a décidé que si c'est comme ça que ça arrive, c'est comme ça que ça devait arriver. Y a tellement d'enfants malchanceux sur la terre, je pense qu'on a quand même quelque chose de beau à offrir comme parents.

Guillaume se tourna subtilement vers Éric ; leur complicité fraternelle dépassait de loin les frontières d'une relation familiale. Guillaume avait jadis été le premier cobaye d'Éric alors que celui-ci commençait sa carrière dans le *date coaching*. Il avait confiance en son frère aîné, et je savais que son opinion avait pour lui une grande valeur.

— On ne se connaît peut-être pas depuis longtemps, mais, de mon côté, je sais qu'Abigaëlle est exactement la personne pour moi. Ce bébé-là va être chanceux de l'avoir comme maman...

Émue, je regardai autour de moi. J'observai ma mère, Paule, qui, penchée sur l'épaule de Luc, s'essuyait le coin de l'œil à l'aide de sa serviette de table. Le couple nous regardait avec affection. Nous avons passé le test avec brio.

En guise de bénédiction, Natalie et Benoit permirent enfin à mon neveu de se jeter sur sa douzaine de petits cousins au cacao.

Anne et Charles s'étirèrent le bras à leur tour pour succomber à ce qui était, si l'on en croyait les grognements satisfaits de Matthieu, de vrais bons petits desserts.

Valérie semblait attendre qu'Éric prenne la parole, d'une façon ou d'une autre. Le sourire aux lèvres, il lui fit signe qu'il n'en avait nullement besoin, pour ensuite nous lancer un clin d'œil encourageant.

— Et puis ? demanda Guillaume à sa sœur qui fixait, sourcils froncés, le *cupcake* dans lequel elle venait de mordre.

Gina leva un index en guise de réponse, tout en se permettant une deuxième bouchée. Quelques

secondes plus tard, elle nous fit part de son jugement :

— Je ne sais pas ce que ça va donner pour celui-là, dit-elle en pointant mon abdomen encore plat, mais je peux vous assurer que vous avez fait du bon boulot avec la première douzaine !

\*\*\*

Sur le chemin du retour, je me sentais plus légère, malgré le fait que Guillaume m'avait généreusement laissée dévorer son délicieux *red velvet* après que j'eus ravagé le mien. Le seul hic, l'unique détail qui arriverait sans aucun doute à me causer une migraine ce soir-là, était la réaction de ma sœur Louise. Même alors que nous remplissions le lave-vaisselle, elle et moi, seules, elle ne m'avait aucunement adressé la parole et je savais qu'il valait mieux ne pas insister. Si elle avait besoin de temps pour digérer ce qui m'arrivait, j'allais bien sûr me faire discrète. En revanche, l'effort me laissait un arrière-goût amer.

— Après tout, c'est une bonne nouvelle, une grossesse... C'est pas une maladie, me justifiai-je auprès de Guillaume. Je ne comprends pas sa réaction. On a toujours été si proches, presque télépathes... Elle me devine et je la lis pourtant bien, généralement. Mais pas cette fois-ci. De tous les membres de nos deux familles combinées, je ne m'attendais vraiment pas à ce que ce soit elle qui me fasse la gueule...

Derrière le volant, mon amoureux empathique et sensible fronçait les sourcils. Ses rides d'expression étaient plus apparentes quand il réfléchissait de la sorte.

— Moi, je la comprends un peu, ta sœur. Tu ne m'as pas dit qu'elle et Louis ont essayé pendant des années d'avoir un enfant et que rien ne fonctionne pour eux ? Si ma petite sœur m'annonçait qu'elle était tombée enceinte sans même le vouloir, sans avoir

calculé les jours du mois, sans avoir vérifié sa température chaque matin ni s'être bourrée d'hormones... à sa place, moi aussi j'aurais un pincement au cœur.

*Shit.*

\*\*\*

Dans les moments d'inconfort, de tristesse ou d'apitoiement sur moi-même, Tania n'était généralement pas mon premier arrêt dans ma quête de réconfort. C'était Louise qui avait toujours été mon roc, celle qui pouvait passer des heures à écouter patiemment mes lamentations tout en me caressant les cheveux...

Aujourd'hui, le *tough love* aux allures d'autodérision de Tania était ma thérapie de consolation.

— Pas de message texte. Pas d'appel. Elle m'évite complètement. Et je t'avoue que, quelque part, ça me rassure presque, parce que je ne sais absolument pas ce que je pourrais lui dire... J'y vois clair maintenant. Quel bordel ! Elle en aurait voulu, des bébés biologiques, des petits Michaud organiques... mais, pour elle et Louis, il faudra passer par l'adoption internationale. Et moi, j'arrive avec le nouveau copain et l'œuf tout fécondé...

— Ben oui, ça avait pas le foua d'arriver, vous avez baivé comme des pefis lafins là-bas, f'est fa ? jargonna ma copine, un fil électrique dans la bouche et un verre de vin à la main, tentant péniblement de connecter un câble relié à une petite boîte à son téléviseur.

— Tu aimerais le savoir, hein ? lui lançai-je coquettement, consciente que Tania avait toujours été fervente de détails croustillants en ce qui avait trait à ma vie sous la couette. Mais je n'allais pas trop lui en dire. Mes petits secrets classés dix-huit ans et plus, je les gardais pour moi.

— Qu'est-ce que tu essaies de faire au juste avec tout ton cordage ?

— T'inquiète pas avec ça, me dit-elle évasivement, ce qui me mit instinctivement la puce à l'oreille. Je veux juste te montrer une petite vidéo sur Apple TV, mais Charlotte est venue faire le ménage dans les bébelles à papa. Oh, ce qu'il était pas content, mon Simon...

Charlotte, la fille de Tania, venait à peine de commencer à marcher, et c'était peu dire. Elle était passée de la position verticale-assise au mode course-rapide en l'espace de quelques jours seulement. Elle était mignonne comme tout, avec ses frisettes châtaines et sa démarche de ballerine, sur le bout des pieds.

— Pour en revenir à Louise... murmura ma copine en tendant l'oreille, semblant vouloir s'assurer que sa petite dormait toujours en haut et que notre soirée de filles pouvait continuer, elle a juste besoin de temps. Avec ce qu'elle vit, ce n'est probablement pas la première fois qu'elle doit gérer la procréation des autres... Seulement, cette fois-ci, c'est toi. Elle ressent probablement un mélange de sentiments mal assortis : de la joie, bien sûr, mais aussi de la frustration envers son état, de la tristesse... Laisse le temps passer. Elle t'adore ; elle ne va sûrement pas te laisser enfanter sans te masser les épaules...

J'étais ébahie. Mon amie d'enfance, la pince-sans-rire, Tania l'entêtée, la forteresse, avait développé, grâce à son rôle de mère, une sensibilité qui me prenait chaque fois au dépourvu. Qu'est-ce qui allait m'arriver, à moi, d'ici sept mois ? Allais-je enfin devenir une femme-tortue ? Une femme avec une carapace, forte, ne se laissant pas abattre par un toupet croche ou par le regard soupçonneux d'un étranger dans la rue ?

— Parlant d'enfanter dans la joie, poursuivit-elle sans remarquer l'état de réflexion qu'elle avait créé chez moi, il faut que tu voies ça. Encore des bulles ? me demanda-t-elle.

Nos soirées de filles étant historiquement arrosées de nos petits *vinos favoris*, Tania avait eu la délicatesse

de me servir une flûte de cidre mousseux sans alcool avant de s'offrir, sans culpabilité, une seconde coupe de rouge.

Elle termina le branchement et lança le système d'exploitation sophistiqué depuis son téléphone intelligent.

— Tu en es à combien de semaines déjà ?

Comment une simple question comme celle-ci pouvait-elle me sembler aussi compliquée ? Parce que, dans le monde de la conception, la femme est considérée comme enceinte deux semaines avant même d'avoir copulé. Voilà pourquoi.

— Deux mois ? proposai-je sans trop d'assurance.

— Novice ! répliqua-t-elle à la blague. Huit semaines, alors. On parle toujours de semaines d'aménorrhée, avec le médecin, le gynéco... Habitue-toi ! Alors, dans trente-deux semaines, tu vas mettre bas, ma belle.

— Le gynéco appelle ça « mettre bas », lui aussi ? rétorquai-je en portant la boisson pétillante à mes lèvres.

Tania s'agitait. Elle n'était qu'à un clic de me montrer sa petite projection maison.

— Il n'y a rien de mieux qu'une femme préparée et avertie quand vient le temps de donner naissance, avançait-elle, les yeux brillants.

La frousse m'envahit jusqu'à me chatouiller la racine des cheveux à la base de ma nuque.

— *Oh my God*, Tania ! Tu ne vas pas me montrer ta vidéo d'accouchement ? Pour l'amour du saint ciel !!!

Tania n'avait, à ma connaissance, aucun tabou. Elle n'avait pas de pudeur ni de filtre. Un gros plan sur son vagin en pleine expansion pouvait certainement être, selon elle, une belle situation d'apprentissage. J'avais beaucoup à craindre.

— Calme-toi, Abigaëlle Michaud ! Je te connais mieux que ça ! Justement, je te connais... Si tu ne te forces pas à visualiser des milliers de fois ce qui

pourrait t'arriver lors de ton accouchement, ton pauvre Guillaume va devoir gérer tes crises de nerfs le jour venu. Alors, j'ai pensé qu'on pourrait regarder ensemble quelques séquences sur YouTube, juste pour te familiariser avec la beauté d'une naissance naturelle.

D'abord, j'eus espoir qu'il n'y aurait aucune vidéo de la sorte sur le Net, que les internautes se seraient gardé une petite gêne, que j'allais m'en tirer.

C'était sous-estimer le média.

Tania n'avait mis que quelques secondes pour effectuer sa recherche et faire sa première sélection.

Sans me donner le temps de rouspéter, elle lança la première vidéo de ce qu'elle appelait « la beauté » de la chose.

Devant mes yeux écarquillés se tenait à l'écran une jeune femme entièrement nue, en position grenouille. Malgré son visage qui trahissait des efforts douloureux, elle ne poussait aucun son, se contentant de s'appuyer sur l'avant-bras de son mari et sur celui d'une dame, probablement une infirmière. Sans aucune censure, la zone labiale inférieure de la jeune femme était exposée, capturée en gros plan. Je n'avais jamais imaginé qu'un vagin puisse être aussi... élastique. À la vue de la paire de grandes lèvres si enflées qu'elles ne laissaient voir qu'un tout petit cercle de cheveux foncés en leur centre, je me sentis faiblir.

— La tête, Abigaëlle, regarde ! s'exclama ma copine sans s'apercevoir que j'étais totalement paralysée parce que je voyais. Je ne pouvais détourner le regard malgré mon état de choc complet.

Alors que la presque maman se penchait vers l'avant, je vis sa grimace devenir plus pointue, juste avant que les événements se bousculent... et que les fluides se déversent. En quelques secondes, la tête était complètement sortie. La poussée suivante fit apparaître les épaules, puis le reste du corps, dans une explosion de mucus et de liquide rougeâtre.

Mes joues étaient en feu et mes yeux pleins d'eau au moment où le bébé, dont les jambes étaient encore bleutées en raison de ce voyage en territoire étroit, poussa ses premiers cris. La vidéo n'avait duré que cinquante-huit secondes, mais je sentais que je n'allais jamais plus pouvoir vivre sans que ces images hantent mes pensées.

— C'est incroyable, Abby, hein? Et regarde celui-là! C'est ce que j'aurais aimé pour Charlotte, poursuivit Tania en lançant un second clip.

Figée et engourdie comme je l'étais, je ne pus protester.

Sur le lit de la chambre à coucher, un homme massait le dos de sa partenaire, dénudée et à genoux, en position *doggy style* devant lui. Si ce n'était pas du fait que le conjoint était vêtu, j'aurais pensé pendant quelques secondes qu'il y avait erreur dans le choix de la vidéo.

Encore une fois, la femme semblait en pleine possession de ses moyens. Comme en transe, elle n'émettait presque aucun son. Elle balançait ses hanches à un rythme régulier, tel un métronome humain. Puis, dans un geste animal, elle ramena ses genoux vers elle et se mit à gémir doucement. À ma grande surprise, je vis leur bébé gluant tomber doucement sur le couvre-matelas blanc de leur lit, dans une dernière poussée de la mère. L'image se figea au moment où le fier papa embrassait sa femme, tout en appelant une ambulance.

— Abby... Ça va? me demanda Tania de sa voix la plus maternelle.

— Pourquoi tu me demandes ça? soufflai-je.

— Juste parce que tu as renversé le contenu de ta flûte sur mon tapis, ma chérie, me répondit-elle sans une once de colère.

Il fallait mettre les choses en perspective: si Tania avait déjà souhaité mettre bas sur son propre lit, avec tous les écoulements biologiques que ça implique, un

petit dégât de faux champagne sur son tapis de sous-sol ne devait pas être bien grave...

Ce qui était bien plus grave, à mon avis, c'était que je ne me sentais pas du tout prête à passer par là. Je redoutais les premiers changements corporels qui n'allaient qu'amplifier et transformer la silhouette que j'avais mis tant d'efforts à sculpter. Sans parler de l'accouchement en tant que tel, alors que mon corps allait littéralement s'ouvrir pour laisser passer une masse énorme au rythme de mes souffrances ininterrompues.

Si Moïse s'était pété les bretelles de sa toge après avoir écarté les eaux de la mer Rouge, il pouvait bien aller se rhabiller.

J'essayais de garder l'œil sur le prix : un magnifique poupon, un petit miracle créé à partir de mes gènes et de ceux de mon magnifique partenaire, mais je tremblais quand même de terreur à l'idée de ce qui allait arriver avant que je puisse enfin « catiner ».

La « beauté » de la chose, ouais...

Comme si elle arrivait à lire mes pensées, Tania vint s'asseoir à mes côtés.

— Quand le jour va arriver, tu vas savoir quoi faire. On est des animaux, après tout.

Je la regardai dans les yeux, loin d'être rassurée.

— Abigaëlle, t'es un mammifère. Tes mamelons ont leur propre instinct... Tu ne l'as jamais remarqué? Eh bien, ton utérus aussi. Mets tes craintes de côté... Ton corps, lui, saura quoi faire. Tu n'auras qu'à l'écouter. De toute façon, tu n'auras pas le choix...

Il y avait à peine quelques mois, ma copine me suppliait de me plier à la demande de ma famille en participant au *date coaching*. Je devais, selon elle, élargir ma palette de fréquentations, découvrir de nouvelles saveurs sur le plan amoureux. Toutes ces belles métaphores mettant en vedette l'amour et la cuisine gourmande venaient de prendre fin. Elle me comparait maintenant à

une chèvre. Ou à une vache. C'était un peu dur à prendre.

Je m'étirai pour prendre le linge de table dont Tania s'était servie pour essuyer la condensation sur nos bouteilles de bulles et j'entrepris d'éponger mon dégât.

— Tu vois? Déjà à quatre pattes! Tu ne peux pas nier que tu as l'instinct animal! Regarde-toi aller! gloussa mon amie en terminant sa coupe.

J'allais vraiment devoir arranger les choses avec Louise, parce que si ma seule source de réconfort inconditionnel pour les mois à venir était Tania, j'allais sans aucun doute finir dans un asile... Ou chez le vétérinaire.







**Quand Abigaëlle retrouve ses proches après un voyage avec sa nouvelle flamme, elle n'a pas de souvenirs de pacotille à leur offrir. L'heure est aux nouvelles qui décoiffent, qui désarçonnent... qui donnent la nausée ?**

À la table du brunch familial, l'annonce ne laisse personne indifférent. Puis, Abby fait la rencontre de sa belle-mère, Diane, une femme tout en intensité et en convictions, qui ne reculera devant rien pour s'assurer du bien-être *in utero* de sa descendance.

Guillaume, lui, tente maladroitement de soutenir sa compagne en suivant à la lettre les guides à la mode du papa impliqué. Mais malgré ses efforts, Abigaëlle n'arrive pas à chasser ses doutes quant à la loyauté de son copain, dont les absences se multiplient...

Heureusement, elle peut compter sur Tania, Candide et Gabrielle pour la distraire de ses scénarios à saveur de paranoïa. Une grève du sexe, un retour au *coaching* et une filature sur chaussée glissante ne tarderont pas à lui donner sa première montée de lait !



Stéphanie Bourgault-Dallaire enseigne à Edmonton, en Alberta. Sa plume habile et son humour déroutant ont été lus dans *Le Franco*, un hebdomadaire albertain, puis dans sa chronique web *Conseils de drague*. Elle récidive avec *Abigaëlle et la séduction prénatale*, son deuxième roman.

